

EXPLORATION

DE

QUEBEC AU LAC ST. JEAN.

PREMIERE PARTIE.

DE QUEBEC AU LAC JACQUES CARTIER.

SOMMAIRE.—Considérations générales—Le départ de Québec—Le premier camp—Les instructions du Ministre d'Agriculture—Un faux guide—Le dimanche dans le camp—Un renversis—Le Lac Noël—Un camp de Hurons—Le Lac Caribou—La mare de la Rivière Montmorency—Le Lac Jacques Cartier—Correspondance datée du Lac Jacques Cartier.

CONSIDERATIONS GENERALES.



A mise en valeur de nos terres incultes est la base la plus solide de notre avenir comme nation et chaque jour de nouvelles preuves viennent à l'appui de cette importante vérité. Le Canada depuis sa découverte n'a été qu'un vaste champ ouvert à la Colonisation, dont les travaux ne s'arrêtent pas aux premiers coups de hache du défricheur, mais embrassent encore l'exploitation du sol avec tous ses moyens. N'avons-nous pas vu nos centres commerciaux et manufacturiers croître avec le défrichement de nos forêts? Et les progrès de notre commerce et de nos manufactures sont-ils autres, que la résultante du développement de notre industrie agricole? C'est elle qui en donnant tous les jours une étendue plus grande à notre champ de production, a créé nos voies de communications et alimente aujourd'hui nos relations commerciales à l'intérieur et à l'étranger. C'est encore elle qui offre le marché de consommation le plus considérable aux articles d'importation reçus en échange.

En un mot faciliter la mise en valeur de nos terres incultes, c'est réaliser l'agrandissement de notre pays, doubler sa population, créer des revenus à l'état et asseoir solidement notre avenir national.

Qu'était-ce que le Canada il y a deux siècles? Une vaste forêt, peuplée de quelques tribus indigènes, sans relations commerciales, vivant des ressources de l'industrie individuelle. Ces peuplades, libres comme l'homme aux premiers jours, sillonnaient notre fleuve, labouraient notre sol, habitaient nos bois, vivaient des produits de la pêche, de la chasse, de la culture, et parcouraient l'immense étendue de leurs possessions, sans autre limite que celle de

leur puissance, sans autre loi que celle de leur liberté. L'agriculture d'alors, sur un sol encore vierge et enrichi par les débris d'une végétation luxuriante, se résuait aux opérations les plus simples, pratiquées à l'aide des instruments les plus primitifs. Mais à peine le Canada est-il appelé Nouvelle-France qu'une population active tire du sol d'immenses produits, exportés à l'étranger, où ils trouvent un débouché avantageux et permettent au colon canadien d'obtenir en échange les articles de commerce dont la colonisation lui a fait un besoin. La colonie prend bientôt de nouveaux développements, son commerce s'étend, le centre se forme et les voies de communication devenues plus faciles ouvrent un meilleur débouché aux produits. La production de son côté augmente, les instruments aratoires se perfectionnent, et la tenue du bétail est rendue nécessaire pour suppléer par les engrais à l'épuisement des récoltes. Si aujourd'hui on jette un coup d'œil sur notre industrie agricole dans le voisinage des centres, on y retrouve les instruments, le bétail et les cultures de la civilisation la plus avancée. Le haut prix de la propriété foncière, la facilité des débouchés, non seulement dans nos centres de commerce et d'industrie, mais encore, grâce à nos voies ferrées, à nos canaux et à nos vapeurs transatlantiques, jusque dans les centres commerciaux de la vieille Europe voilà les développements rapides du Canada, hier au berceau, aujourd'hui luttant de progrès avec les plus vieilles nations du continent européen.

La colonisation a tout fait et nous pouvons regarder avec orgueil cet enfant de notre énergie au souvenir des fatigues et des sueurs qu'il a eues. Rappelons-nous ce qu'il a fallu aux premiers colons de vrai courage pour s'attaquer à l'épaisse